

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri de CHATILLON

Apologie de la langue grecque

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 390-395

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Apologie de la langue grecque

Quel est cet audacieux, j'allais dire ce déséquilibré, qui, en plein XX^e siècle, ose élever la voix pour prendre la défense de la langue grecque, — puisqu'il faut l'appeler par son nom — monstre affreux, capable de faire reculer d'horreur tous les malheureux, condamnés à en prendre connaissance ? Quel est ce cruel bourreau qui veut aujourd'hui se procurer le malin plaisir de faire miroiter devant nos yeux cette redoutable tête de Méduse qui a la faculté de nous pétrifier tous ? Calmez votre colère, chers étudiants, refoulez au fond de votre cœur ces sentiments d'indignation qui sont l'écho d'une âme pleine de préjugés ! Oh oui ! je sais bien qu'en me posant comme le défenseur de la langue à jamais exercée de Démosthène et d'Homère, j'attirerai sur moi toutes vos foudres. Mais peu m'importe : l'avocat d'une bonne et sainte cause prête-t-il l'oreille aux insultes des mécréants et aux railleries de ses ennemis ? Et d'ailleurs dans la Croisade que j'entreprends aujourd'hui, je me rapelle cette profonde pensée du poète :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire

Permettez-moi d'abord d'évoquer l'ombre du judicieux Horace, de ce poète plein de charme qui a réussi à s'attirer toutes les sympathies de nos étudiants, à cause de la délicatesse de ses sentiments, de la finesse de son goût et peut-être encore à cause de sa morale épicurienne. C'est avec un accent de profonde conviction et un ardent enthousiasme qu'il s'adresse à nous tous et qu'il s'écrie dans son élégant laconisme :

O filia pulchra mater pulchrior

O mère très belle, plus belle encore que la fille.

Oh oui, semble-t-il nous dire, je dois malgré moi tomber en admiration devant les richesses et les beautés incomparables de cette langue hellénique dont la mienne n'est qu'un rejeton abâtardi.

Ainsi vous voyez que le satirique Horace est bien loin

de tenir le langage de nos modernes rénovateurs des études littéraires : *Graecum est, non legitur*. C'est du grec, cela ne se lit pas. Bien au contraire, faisant taire un chauvinisme exagéré, il semble se faire apôtre zélé de cette langue à laquelle il s'est plu à emprunter, outre ses pensées et ses sentiments, la simplicité de la forme et l'élégance de l'expression.

Mais je vois déjà un étudiant, portant moustache et favoris, se lever devant moi et s'exclamer d'un air triomphant et emphatique : « *Testis unus, testis nullus*. » Halte là ! Voyez ou plutôt contemplez cette longue procession de génies latins. Ils s'appellent Ciceron, Sallust, Virgile, Ovide, etc, tous semblent s'unir dans un harmonieux concert pour célébrer à l'envi les merveilles de cette langue, la plus belle que l'homme ait jamais parlée. Et en cela ils ne font que remplir un devoir de gratitude et de reconnaissance à l'égard de ceux qu'ils ont choisis pour modèle et dont ils doivent quelquefois bien malgré eux s'avouer les humbles plagiaires. Ainsi, si nous voulons savourer avec délices nos auteurs latins, ayons le courage de remonter plus haut, allons jusqu'à la source ; là nous trouverons une eau pure et cristalline qui n'aura rien perdu de sa limpidité en passant par des canaux et des ruisseaux.

Et maintenant nous, Français, qui nous nous flattons de parler une langue faite de douceur et d'élégance, serions-nous bien vus par nos amis les Allemands, si nous étions absolument ignorants de cette langue que nous saluons comme noire grand'mère. Oh ! petits fils ingrats ! Tandis que ceux-là sont à admirer les poèmes homériques, les odes de Pindare, les tragédies de Sophocle et d'Eschyle, les comédies d'Aristophane, les récits de Xénophon, d'Hérodote et Thucydide, les dialogues ingénieux de Platon, les discours éloquents de Démosthènes, les œuvres philosophiques d'Aristote, nous spectateurs impassibles et insoucians, nous nous contenterions de les voir puisant avec entrain et avec une avidité insatiable ce nectar incomparable soigneusement préparé par nos aïeux les Hellènes. Oh ! non non encore une fois, ne profanons pas ainsi les os de notre grand'mère.

Imitons donc le bon sens de nos amis les Germains et à leur exemple nous en arriverions comme eux à connaître aussi bien notre grec que notre latin. C'est ainsi que la mère et la fille se donneront affectueusement la main pendant toutes nos études littéraires. L'étude du grec deviendra pour nous pleine de joie, de charme et d'intérêt moyennant un peu de bonne volonté. Ce sera comme une promenade d'Adam et d'Eve dans le Paradis terrestre, comme une conversation avec un ami qui nous fait des confidences, des récits charmants, des peintures admirables etc.. Ce sera un exercice de toutes les facultés de notre âme, exercice qui sera pénible, si vous voulez, mais fortifiant comme le serait une ascension sur une montagne légèrement abrupte, à la libre recherche des panoramas, des fleurs rares, de l'air pur, du soleil radieux, que sais-je, de toutes les beautés de la nature. Tantôt nous serons bercés par la cadence harmonieuse du vers homérique, tantôt nous sentirons notre enthousiasme s'enflammer sous la véhémence éloquente de Démosthènes qui nous jette pour ainsi dire sur les champs de bataille à la poursuite de l'insatiable Macédonien. Au contact d'Homère, nous sentirons se réveiller en nous l'inspiration poétique et nous deviendrons peut-être les enfants des Muses sans que nous soyons obligés, comme les anciens Grecs, d'aller puiser la verve à la fontaine de Castalie. L'âne de la Fontaine, tout âne qu'il était, n'est-il pas devenu savant au contact de son maître ?

Dans la compagnie de Démosthènes, nous apprendrons comment il faut convaincre les esprits et toucher les cœurs. En lisant ses discours nous nous sentirons comme métamorphosés en éloquents orateurs. Ce feu de l'art oratoire, qui était endormi au fond de notre âme, jallira tout à coup et produira des étincelles dont chacune, comme des dards lancés d'une main habile, s'imprimera et se gravera en caractères indélébiles dans les cœurs de nos auditeurs. Oh oui ! c'est alors que nous verrons se vérifier en nous, dans toute sa vérité, la dernière partie de l'axiome latin : *Nascuntur poetae, fiant oratores*. Lorsque le grand Cicéron avait besoin de toute son éloquence pour électriser les foules et gagner

à sa cause ses juges trop souvent rebelles, ils allait se re-tremper dans les oeuvres oratoires de son digne émule de de la Grèce, et c'est alors qu'il retrouvait ses puissants élans, cette fougueuse éloquence qui faisait dire à ses auditeurs émerveillés : Ce n'est pas un homme qui nous parle, c'est un Dieu.

Ainsi, voulons-nous devenir orateurs et orateurs distingués, sachons nous imposer le sacrifice d'entrer hardiment à l'école de Démosthènes, le prince de la parole.

Mais j'entends un grand nombre d'étudiants me dire tout doucement à l'oreille : « Si nous voulons nous inspirer de la littérature grecque pour devenir orateurs ou poètes, n'avons-nous pas les traductions françaises et qu'est-il nécessaire de recourir à l'œuvre originale, très souvent incompréhensible lorsque la nourriture nous est toute préparée par d'excellentes traductions. De nos jours, Dieu merci, ajoutent-ils naïvement, on peut se procurer sans beaucoup de frais, dans toutes les librairies d'excellents juxta-linéaires rendus ensuite en un français correct et élégant qui, au témoignage même de maîtres compétents, ne laisse rien à désirer. Nous nous portons fort de vous donner de nombreuses adresses ; il n'y a que l'embarras du choix. Très bien, j'aime votre franchise. Mais qui ne le sait ? Nulle traduction ne reproduit complètement le modèle et n'en donne une idée nette et exacte ; les beautés de la langue et de l'expression s'évaporent quand on veut les transvaser, et j'applaudis des deux mains ce judicieux linguiste qui disait : Vous me demandez mon appréciation et mon sentiment sur les traductions françaises des auteurs grecs et latins. Eh bien ! je vous dirai avec toute ma conviction : Les meilleures ne valent rien.

Je vous disait tout à l'heure que si nous voulions avoir de l'eau pure et claire, il ne fallait pas aller la puiser dans les ruisseaux ni dans les canaux, mais qu'il fallait avoir le courage et la volonté de monter jusqu'à la source même. Ainsi voulons-nous goûter dans toute leur saveur les beautés et les richesses de la littérature grecque, armons-nous d'un courage surhumain, escaladons avec une invincible persévérance

la pente abrupte des études grecques. Arrivés sur le sommet de la montagne nous pourrions boire à longs traits ce nectar délicieux qui n'a été souillé par aucune main profane.

Voilà, à mon humble avis, des raisons assez sérieuses pour nous faire aimer cette langue, hélas ! trop négligée et méprisée de nos jours. Faut-il ajouter que notre langage scientifique deviendrait presque incompréhensible si nous n'avions pas des notions claires et précises sur l'étymologie des mots. Or vous n'ignorez pas que nos savants modernes, je ne sais pour quelle raison, peut-être pour se donner un peu de ton, se font un devoir d'aller emprunter aux Hellènes les mots techniques dont ils ont besoin pour désigner leurs inventions. Souvent, je l'avoue, on saurait gré à nos inventeurs de nous faire grâce sur ce point et de mettre à leurs trouvailles des étiquettes moins exotiques. Mais ce n'est pas ici le moment de nous lamenter et de faire la leçon à de plus savants que nous. Nous devons vivre avec le zèle et nous plier aux exigences du milieu dans lequel nous vivons.

De plus, ne serait-ce pas un grand mal que nous fussions aussi étrangers à la plus riche des littératures que nous le sommes au sanscrit et au chinois ? Qu'on me permette, à ce sujet, d'invoquer le témoignage d'un illustre pédagogue, qui, à ce que je crois, a dû avoir l'avantage d'enseigner le grec. « Rien, dit-il, n'éveille davantage le sens esthétique ; rien ne met en contact plus intime avec le beau ; rien ne donne mieux le goût du naturel, de la simplicité, de la mesure, de la clarté sereine ; rien n'offre à toutes les facultés tant d'ouverture sur la nature et sur l'homme.

Et maintenant vous me direz que l'étude en est difficile. Ce n'est pas moi qui vous contredirai, et plusieurs de mes lecteurs, pour ne pas dire tous, trouveront que Joseph de Maistre avait grandement raison lorsqu'il disait : « Il n'y a pas un jeune homme, né dans la classe distinguée qui n'aime mieux faire trois campagnes et assister à six batailles rangées que d'apprendre par cœur les conjugaisons grecques. » Mais encore une fois, ne reculons pas devant les difficultés ; songeons aux fruits que nous retirerons de

ces études et alors nous verrons nos efforts couronnés de brillants et consolants succès.

D'abord on s'y prend mal, disait Rabelais en parlant du grec, puis un peu mieux, puis bien, puis enfin il n'y manque rien.

Henri DE CHATILLON.